

Claude AZIZA*

L'ANTIQUITÉ AU CINÉMA**

Le lecteur trouvera ici le deuxième article d'une série qui se propose de faire l'histoire d'une autre Antiquité, que je nommerais volontiers « imaginaire », voire « fantasmatique ». Depuis quelques décennies, en effet, partout en Europe, mais surtout en France – raison linguistique oblige – on a vu s'opposer – nouvelle querelle des Anciens et des Modernes – deux conceptions de l'étude de l'Antiquité. Fausse querelle bien entendu : rien ne saurait remplacer l'étude sérieuse et approfondie, qui passe par la connaissance de la langue, de la littérature, de l'histoire, de la civilisation des sociétés antiques. Mais à une époque, la nôtre, qui voit – étonnant paradoxe – l'étude du latin et du grec décliner inexorablement, alors que fleurissent les romans historiques, les films à grand spectacle et les bandes dessinées, il est permis de s'interroger sur de nouvelles procédures qui permettront d'allier le sérieux au ludique et de faire un va-et-vient constant entre le rêve et la réalité, pour le plus grand bien de cette dernière.

Il est temps de réconcilier les deux Antiquités et de montrer – autant que faire se peut – que la rigueur universitaire n'est pas incompatible avec l'apparente fantaisie du sujet.

Mots-clés. – Civilisation antique, cinéma, Antiquité imaginaire, histoire ancienne, réception de l'Antiquité.

* Historien de l'Antiquité fantasmatique, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III ; claude.aziza@laposte.net

** Le texte qui suit emprunte de larges éléments à la nouvelle édition, revue et complétée, de mon ouvrage : *Guide de l'Antiquité imaginaire. Roman, cinéma, bande dessinée*. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, Les Belles Lettres, Paris 2016. Avec l'aimable autorisation des éditions Les Belles Lettres.

La représentation de l'Antiquité dans la littérature, particulièrement dans le roman, obéit à des règles qui varient selon les écrivains, leur pays et la situation du moment de la création. Mais elle a une évidente constante : elle s'adresse à des lecteurs, des gens qui savent lire et qui peuvent acheter des livres.

Au XIX^e siècle, la foule des lecteurs ne s'accroît que peu à peu, au fur et à mesure que dans les pays européens l'instruction progresse lentement. Mais si le journal coûte de moins en moins cher, grâce à de nouveaux procédés de tirage, le livre, lui, n'est pas très bon marché. Il faudra attendre la fin du siècle, voire les débuts du suivant, pour qu'apparaissent des livres à bas prix, les premiers livres de poche.

Devant l'image, en revanche, il n'est point nécessaire d'être un bon lecteur, il n'est même pas indispensable de savoir lire ! On comprend mieux pourquoi, dès l'origine, le cinéma (ce sera, bien plus tard, le cas de la bande dessinée) s'adresse à un large public populaire et se veut, du moins dans ses premiers balbutiements, comme une sorte de divertissement forain. C'est d'ailleurs dans les foires que d'abord les forains projettent les images de copies qu'ils ont achetées une fois pour toutes. Les premières salles de cinéma n'apparaîtront aux États-Unis, puis en Europe, qu'au début du XX^e siècle. La façon dont l'image animée (puis fixe avec la BD) parle de l'Antiquité dépend donc d'abord du medium qui en est le support. Ensuite seulement du statut du spectateur, dont le cinéma, il faut bien l'avouer, se moque un peu... Qu'il soit, comme le lecteur du XIX^e siècle, nourri en général de grec et de latin, est le cadet de ses soucis. Qu'il n'ait qu'une vague idée des mythes grecs et des empereurs romains l'arrangerait plutôt : il n'est pas là pour transcrire la réalité historique, ce n'est pas son rôle. Mais pour donner une image qui corresponde, grosso modo, à celle qui trotte dans la tête de son public.

A L'ÉCRAN, UN REFLET DÉFORMÉ

Ainsi, le cinéma va donner de l'Antiquité au mieux un reflet simple, au moins mal un reflet grossissant, au pire un reflet déformant. Reflet simple qui répond aux attentes du public et à ses supposées connaissances et lacunes. Chacun connaît peu ou prou *la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testaments* souvent mêlés, chacun sait, plus ou moins, que la mythologie grecque a donné naissance à de belles légendes, chacun a entendu citer les noms de César, de Cléopâtre et de Néron, que tous les sondages donnent comme le tiercé gagnant du monde romain.

Le monde biblique et ses ramifications égyptomaniaques, les dieux et les héros entraînés par Hercule (attention travaux !) et la belle Hélène (ménage à Troie), l'empire romain où s'affrontent César et Dieu, voilà ses sujets favoris. La Grèce historique et la république romaine – quel paradoxe ! – ne brillent que par leurs adversaires : Perses, Carthaginois, esclaves révoltés, hordes barbares. Hannibal, Spartacus, Attila, même combat. Byzance ne survit que par Théodora, Babylone par Sémiramis, Palmyre par Zénobie.

En fait il ne s'agit, dans tous les cas, que de donner à voir une série de chromos à l'antique dont l'énumération reste rapide. Les couples célèbres : Samson et Dalila, David et Bethsabée, Judith et Holopherne, Hélène et Pâris. Trio parfois : César, Antoine et Cléopâtre ; Moïse, Jésus

et Jéhovah. Les héros : Samson, David, Hercule, Romulus (et Remus), Spartacus. Les femmes fatales : Dalila, Cléopâtre, Messaline, Poppée, Théodora. Les empereurs « fous », Caligula, Néron, face aux souverains sages, Salomon, Marc- Aurèle. La *dolce vita* à l'antique : les orgies romaines, les jeux du cirque et, enfin, juste châtement, la catastrophe : la punition de Sodome, la destruction de Pompéi, la chute du colosse de Rhodes. L'Apocalypse sur fond de chevauchées barbares : Germains, Huns, Vandales, Wisigoths et autres Ostrogoths se déchaînent sur tous les écrans.

PRÉMICES ET DÉLICES

1896. Le cinéma vient de naître que déjà il parle latin : le premier film consacré à l'Antiquité, *Néron essayant des poisons sur un esclave*¹ dure moins d'une minute mais il résume en son titre l'immense ensemble cinématographique qui tentera, tant bien que mal, d'illustrer la Rome antique. Un héros monstrueux, Néron ; une institution atroce, l'esclavage ; du sang, de la volupté, de la mort.

Mais dans cette sulfureuse fin de siècle, la Rome antique est à l'honneur de bien des manières. La peinture pompier consacre ses chromos aux gladiateurs² ou aux empereurs décadents. Tout comme la littérature, qui, deux ans plus tard, voit paraître les *Contes de la décadence romaine* de J. Richepin. Comment ne pas faire le rapprochement entre notre film et le tableau d'A. Cabanel, antérieur de neuf ans à peine³ ? Comment ne pas penser au tableau plus ancien de J.-N. Sylvestre⁴ ?

Comment oublier qu'après le Néron de *Quo Vadis* ?, dont la presse polonaise donne les premières images dès 1895, le public français se presse à l'*Hippodrome Néron* pour y admirer quelques martyres rocambolesques.

Dès lors, l'Antiquité au cinéma va prendre des couleurs différentes selon les pays qui l'illustrèrent. La France se lança dans la production en série de petits films sur la mythologie dont le caractère érudit étonne encore aujourd'hui, puisque on a vu que le cinéma des origines est encore un spectacle forain, destiné à des foules *a priori* étrangères aux langues et littératures anciennes. Citons très vite, *Neptune et Amphitrite*⁵, *Vénus et Adonis*⁶, *Ulysse et Polyphème*⁷ et bien d'autres encore.

Pour ce qui est du cinéma italien, il s'est vu, dès les origines, comme un professeur d'histoire qui tenterait, tant bien que mal, de retrouver, par-delà une fraîche unification, une unité perdue dans un passé lointain. « Ne serait-il pas plus beau que le peuple apprenne

1. G. Hatot, production Lumière.

2. *Ave Caesar* de J.-L. Gérôme, 1859.

3. *Cléopâtre essayant des poisons sur des condamnés à mort*, 1887.

4. *Locuste en présence de Néron, teste un poison sur un esclave* (c.1870).

5. G. Méliès, 1899

6. 1901, par la première femme cinéaste, A. Guy

7. G. Méliès, 1900.

l'histoire de son propre pays à travers les projections cinématographiques qui peuvent avoir tant d'influence sur les jeunes esprits ? » écrit le critique L. Marone dans *La Cine-Fono* du 1^{er} octobre 1908. C'est ainsi que ce cinéma va essayer de lire les conquêtes coloniales du présent à la lueur du conflit entre Rome et Carthage, pour ne prendre que ce seul exemple avec *Cabiria* de G. Pastrone⁸

Quant au cinéma américain qui s'essaie dans les super productions dès les années 1910, il va se servir de l'Antiquité pour lancer parfois des messages de tolérance ou de paix. C'est le cas de D. W. Griffith. En 1916, D. W. Griffith, qui avait acheté une copie du film de Pastrone pour mieux l'admirer et l'étudier, réalise un film gigantesque, *Intolérance*, film composé de plusieurs épisodes. L'épisode antique, consacré à Babylone, reste le plus célèbre. Seize semaines de tournage, un budget de 400 000 dollars (une somme énorme pour l'époque), des milliers de figurants, 76 heures de pellicule pour 3 heures de projection et...un désastre financier. Partout, en Europe et aux Etats-Unis, la surenchère autour de l'illustration de l'Antiquité finit par lasser un public avide de nouveautés.

C'est ainsi qu'entre 1924 et 1926, trois superproductions jettent les derniers feux du cinéma muet. *Quo Vadis ?* en 1924⁹, qui met une fortune dans l'incendie de Rome, illuminé par la figure de Néron (et sa harpe). L'année suivante, l'Amérique riposte avec le *Ben-Hur* de F. Niblo, avec une fabuleuse course de chars. Enfin, en 1926, c'était au tour des *Derniers Jours de Pompéi*, une production italienne confiée à C. Gallone et A. Palermi. On remarquera que ces trois films sont trois adaptations des trois plus célèbres romans du XIX^e siècle, romans qui commencent à vieillir et qui, tournés et retournés sans cesse, deviennent des sortes de coquilles vides, dont l'inspiration s'est tarie. Le parlant et la couleur allaient, avant et surtout après la guerre, apporter du sang frais au genre et imposer des codes et des thèmes nouveaux.

Déjà le muet avait jeté les bases d'une nouvelle façon de voir l'Antiquité. Héritier donc de la peinture pompier, de l'opéra, de la tragédie classique et du roman historique du XIX^e siècle, mais héritier en quelque sorte illégitime, car, trop populaire, le péplum des origines voyait déjà la Grèce comme un livre d'images mythologiques, Rome, comme le lieu de toutes les folies et de toutes les violences et la *Bible*, comme un immense répertoire d'histoires dramatiques et sacrées.

MYTHOLOGIES OU HISTOIRE ?

Mais le traitement de *l'Ancien et du Nouveau Testament* au cinéma se veut totalement différent. Le premier est surtout senti comme un répertoire de belles histoires où alternent les amours célèbres, et les épisodes guerriers. Le second, centré autour de la personne de Jésus,

8. 1913-1914.

9. Une production italo-allemande dirigée par G. Jacoby, A. Ambrosio et G. d'Annunzio.

est d'abord – et ce depuis les origines du cinéma – une tentative, souvent avortée, de mettre en images le sacré. Dans ce domaine, le spectaculaire se réfugiera autour des épisodes, souvent mythiques, qui voient, peu à peu, la naissance, l'ascension et le succès du christianisme.

C'est ainsi que les années 1950-1960 voient le triomphe des grosses machines hollywoodiennes. *Quo Vadis*¹⁰ illustre, dans les flammes de Rome et les chants de Néron, le martyrologue chrétien au cinéma. Il avait été précédé, en noir et blanc et en italien, par la *Fabiola* d'A. Blasetti¹¹, dédié, au sortir de la guerre, à tous les martyrs. Il sera suivi, deux ans plus tard, par *La Tunique* d'H. Koster qui a la gloire d'être le premier film en cinémascope, tout en restant d'un ennui distingué.

Si la *Bible* restait donc un immense répertoire d'histoires, la mythologie grecque en fournissait tout autant. Depuis les origines, comme on l'a vu plus haut, on en avait tourné maints épisodes, le plus souvent dans des films de quelques minutes, selon les normes de l'époque. Les exploits d'Hercule ou de Persée, les expéditions lointaines, les combats contre les monstres et, surtout, les épisodes de la Guerre de Troie, se multiplièrent, en couleurs et en cinémascope, en attendant le temps des téléfilms et des séries télévisées. Après la génération des héros grecs, apparaît donc celle des héros homériques. Belle occasion manichéenne de mettre en scène les bons et les méchants, la femme cruelle (toujours brune) et la douce ingénue (toujours blonde) !

L'histoire romaine, depuis la mythique fondation de Rome jusqu'à sa « chute », reste le thème favori du péplum historique. Celui de la fondation de Rome et des épisodes qui la suivirent a les honneurs des années 1960 : Romulus et Remus¹², l'enlèvement des Sabines¹³, les Horaces et les Curiaces¹⁴. Pour la période républicaine, c'est le personnage de Spartacus, maintes fois présent au cinéma depuis 1909, qui sera, en 1960, le porte parole du cinéaste S. Kubrick, sous la poigne de l'acteur-producteur K. Douglas. Gladiateur révolté dont on fera – avec un vrai contresens historique – une sorte de héros préchristique, libérateur des esclaves et rêvant d'un monde meilleur.

Toutes ces réflexions, par Antiquité interposée, sur la guerre et la paix allaient prendre une importance nouvelle avec le plus grand film de la décennie 1960, *La Chute de l'Empire romain*¹⁵. Pourtant cette année marqua, comme en 1926, le chant du signe des superproductions à l'antique : le film de Mann, sorti en pleine Guerre froide, fut diversement accueilli et le naufrage financier de la *Cléopâtre* de J. Mankiewicz, qui se voulait, par delà la romance des amours célèbres, une réflexion sur la solitude du pouvoir, commencée en 1960 et finie, difficilement, en 1963, dissuada désormais les producteurs de mettre un sou dans un genre qui allait disparaître.

10. M. LeRoy, 1951.

11. 1947.

12. Film homonyme de S. Corbucci, 1961.

13. Film homonyme de R. Pottier, 1961.

14. Film homonyme de T. Young, 1961.

15. A. Mann, en 1963.

LE RENOUVEAU

Il fallut attendre l'an 2000 pour voir le péplum renaître avec *Gladiator*¹⁶. Quatre ans plus tard – oh, divine surprise – l'essai était transformé : l'Antiquité, à petits pas, reprenait le chemin des studios. Dans *Troie*¹⁷, W. Petersen, réunissait les plus grandes stars du moment, Brad Pitt, Orlando Bloom, Eric Bana, pour réécrire *L'Iliade*. En 2005, le réalisateur engagé O. Stone décide de porter à l'écran les huit dernières années de la vie d'Alexandre. Sa vision du conquérant est un mélange de grandeur et de crudité (beuveries, débauches) rarement égalé. Mais il manquait encore à cette Antiquité des débuts du XXI^e siècle le renfort des images de la bande dessinée. Elles s'imprimèrent en lettres de sang, en 2007, dans *300*¹⁸, tiré, image par image, de la BD homonyme¹⁹. Dans une exubérance baroque où la violence faisait bon ménage avec l'histoire, le glorieux sacrifice des 300 Spartiates aux Thermopyles servait de prétexte à une fresque où dominaient le rouge et le noir. Vinrent ensuite quelques exploits mythologiques et quelques images de la chute de Rome, qu'il est encore trop tôt de juger à leur juste valeur. Mais elles ouvrirent une voie féconde à d'autres territoires antiques à mettre en images. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en 2018, se dessinent des nouvelles tendances : on relie la fin de Rome et l'histoire du roi Arthur, on mélange les genres cinématographiques, on réécrit l'histoire.

Désormais, le péplum se pare de toutes les grâces antiques : les splendeurs – parfois horribles – de l'Égypte²⁰ ; la mythologie²¹ ; la Grèce historique²² ; la *Bible*²³ ; Rome enfin²⁴.

LE PÉPLUM N'A JAMAIS EXISTÉ !

Subsiste une agaçante nécessité : s'élever contre une grossière erreur qui a entraîné une vision parfois tronquée, souvent faussée, toujours négative. On nomme communément : « péplum » – et souvent avec une nuance péjorative – le genre cinématographique dont les films se passent dans l'Antiquité. Soit. Il peut sembler naturel que le nom donné à un genre cinématographique définisse, d'une façon ou d'une autre, son contenu. Lorsqu'on parle de « comédie musicale », on voit tout de suite de quoi il s'agit. Le « film noir » renvoie à une certaine littérature et le « western », terme apparu fort tard en tant que substantif, à une période historique de l'histoire des États-Unis, circonscrite dans un espace géographique. Peut-être les notions de « fantastique » et de « science-fiction » sont-elles plus difficiles à cerner, dans la

16. De R. Scott.

17. 2004.

18. Un film de Z. Snyder.

19. De F. Miller 1993.

20. *Gods of Egypt*, A. Proyas, 2016 ; *La Momie*, K. Connor, 2017.

21. *La Colère des Titan*, J. Liebesman, 2012 ; *La Légende d'Hercule*, R. Harlin, 2014 ; *Hercule, la vengeance d'un dieu*, N. Lyon, 2014 ; *Hercule, les guerres thraces*, B. Rattner, 2014 ; *Wonderwoman*, P. Jenkins, 2017.

22. *La Naissance d'un empire*, N. Murro, 2014.

23. *Noé*, D. Aronowsky, 2014 ; *Exodus*, R. Scott, 2014.

24. *Pompéi*, W.S. Anderson, 2014 ; *Ben-Hur*, T. Bekmambetov, 2016.

mesure où elles font référence à une littérature, elle-même pourvue de sous-genres, l'horreur et la *fantasy*, par exemple. Mais enfin on sait en gros quel genre de films on va voir. N'est-ce pas l'essentiel ?

Il en va tout autrement pour le péplum, terme qui recouvre, pour la plupart des spectateurs, des notions complexes et qui ne devraient pas être mises sur le même plan. Les unes sont d'ordre historique : il s'agit d'histoires qui se passent dans l'Antiquité, enfin dans l'Antiquité que l'Europe admet être la sienne, la gréco-latine, saupoudrée à la sauce judéo-chrétienne. Mais quelles limites donner à cette Antiquité ? Près de 6000 ans en amont, si l'on suit le calendrier hébraïque, date de la création du monde ? Oui, mais dans ce cas les films préhistoriques, type *La Guerre du feu*, devraient en faire partie. 1453 en aval, prise de Constantinople par les Turcs ? Mais là, il faudrait inclure les exploits des Vikings, de Sindbad le marin et ceux de Robin des Bois... Où va-t-on ? Arrêtons-nous plutôt vers les VI^e-VII^e siècles, avec le bémol, de la légende arthurienne.

Mais, même avec ces quelques restrictions temporelles sévères, nous avons oublié le télescopage des genres : les films où Jésus, puis ses adeptes, sont livrés en pâture à des foules ou à des lions déchaînés, ne sont-ils pas des films religieux ? Les exploits d'Hercule dans l'Atlantide relèvent de la science-fiction, ceux d'Hannibal, poussant la chansonnette dans *La Chérie de Jupiter*²⁵, de la comédie musicale, ceux de Messaline ou de Caligula, du film porno (soft en général). Et comment qualifier les films de P. Pasolini ou de M. Cacoyannis sur les mythes antiques de « péplums » sans faire hurler les cinéphiles ?

La solution d'un si douloureux problème est pourtant simple : le péplum n'existe pas, ou si peu. Ce terme qui désigne, latinisé, un vêtement grec féminin, le *péplos*, n'est apparu que vers les années 1960, en France et sous la plume de quelques cinéphiles, dont le futur réalisateur B. Tavernier. Par imitation de l'expression « film à costumes » qui désigne les films historiques, ils ont créé d'abord « film à péplum », puis « péplum » tout court. Encore ne s'agit-il que d'un terme français : en Amérique ces films sont rangés dans le genre épique, en Angleterre, dans celui merveilleux, en Italie, on les place souvent dans la fantaisie mythologique ou historique.

QUESTION SANS RÉPONSE

On aura compris alors que le cinéma, plus crûment que la littérature, pose une bonne question : quel est donc le statut que l'on veut donner à l'Antiquité, celui d'un modèle indépassable ? Celui d'un instrument de culture indispensable ? Celui d'un moyen d'analyse – politique ou psychique – incomparable ? Chaque époque a répondu à sa façon, avec des formes fictionnelles appropriées, mystère médiéval, poésie au XVI^e siècle, tragédie au XVII^e, philosophie au XVIII^e, roman au XIX^e, bande dessinée et jeux vidéo au XX^e, peinture, sculpture, opéra, opérette et comédie musicale à toutes les époques.

25. G. Sidney, 1955.

Le cinéma, parce qu'il est, dans ce domaine, l'héritier ou le précurseur de toute cette tradition, va sortir, avec la télévision, l'Antiquité de l'atmosphère austère, et souvent poussiéreuse, des salles d'études, pour l'encanailler dans les vapeurs ludiques, et parfois mutines, des salles obscures. L'Antiquité au cinéma ou la revanche du cancre ? Certes pas. Une clé plutôt pour ouvrir la porte du savoir, lorsqu'elle est utilisée du moins à bon escient. La potion amère de la science ne doit-elle pas, on le sait depuis Lucrèce, se boire dans une coupe aux bords enduits de miel ?

Peu à peu donc, le péplum, au cinéma, a repris des couleurs. Mais il est encore trop tôt aujourd'hui pour dire si elles resteront toujours aussi vives et si ce troisième âge d'or que nous vivons aujourd'hui ne finira pas – comme ce fut le cas dans les décennies précédentes – en âge de fer.